



KASSIA UNDEAD

LARA BARSACQ

Une chorégraphie
comme un parfum



Lodie Kardouss

Gezien op 11 oktober 2025
Théâtre de Liège, Luik

‘KASSIA UNDEAD’, dernière création de Lara Barsacq pour huit interprètes, prolonge le travail que la chorégraphe consacre aux figures féminines oubliées de l’histoire. Inspirée par Kassia de Constantinople, poétesse et compositrice du IX^e siècle, Barsacq explore la mémoire, le rituel et la rencontre entre Orient et Occident. Elle nous fait évoluer dans un univers où le mystique, le *queer* et le médiéval se mêlent subtilement. Barsacq crée un espace sans récit : un lieu de passage où passé et présent se rencontrent, où danse et voix appellent des présences à la fois réelles et fantomatiques. C’est un travail délicat, qui agit comme un élixir ; envoûtant sans qu’on ne s’en aperçoive. (NL **Vertaling onder**)

14 OKTOBER 2025

La cage de scène laissée apparente du Théâtre de Liège ressemble à une crypte ouverte. La lumière, se reflétant sur le lino blanc au sol, confère au plateau une intensité presque irréelle. Un projecteur mobile en avant-scène et, au fond, un petit autel d’instruments électroniques et percussifs suggèrent la promesse d’un rituel à venir, mêlant ombre et lumière, fantaisie et sacré.

Quatre interprètes vêtus de noir apparaissent sur scène. Leur entrée est lente, presque cérémonielle : les corps sont de face, mais se déplacent de profil, se tenant par les épaules comme une frise hiéroglyphique. Leurs regards, fixes et inquisiteurs, instaurent une présence magnétique. On se demande si nous sommes leurs visions ou s’ils sont les nôtres.

Quatre autres interprètes rejoignent ensuite le plateau, chacun prenant position avec précision. L’une se tient à la lumière, deux autres s’installent à l’autel de musique, tandis que la dernière s’avance vers le public, coiffée d’un diadème

doré rappelant les auréoles des icônes byzantines. Son regard, calme et immobile, habite le plateau pendant qu'elle chante dans une langue ancienne. La mélodie, la frontalité des corps et l'étrangeté de l'ouverture construisent un espace hybride, entre cérémonie et performance. Le temps semble s'étirer. Chaque interprète paraît à la fois présent et absent, porteur d'un secret que le public n'est pas encore invité à connaître.

Tous portent des tenues noires avec shorts ou pantalons longs, t-shirts, souliers vernis étroits et chaussettes épaisses. Des bijoux complètent ces costumes et apportent une touche raffinée et décalée, comme un collier accroché à la chaussette montant jusqu'au genou ou des moulages métalliques de narines et d'oreilles. Ces subtiles dissonances rendent les tenues singulières et donnent à l'ensemble un mélange mystérieux de styles et d'époques, créant une véritable incantation.

Chanter devient un acte de résistance, donnant voix à celles que l'histoire a ignorées

Le son de clochettes ponctue leurs mouvements, servant de signaux d'invocation fantomatique, quelque chose qui hante sans effrayer. Lara Barsacq ranime la mémoire de Kassia de Constantinople, non par reconstitution, mais par résonance. Au fil de la pièce, les voix se mêlent à la danse. Des chants surgissent, puis se déploient en polyphonies d'une beauté rugueuse. Les interprètes chantent en grec ancien, semble-t-il. Cette matière vocale se diffuse comme une onde. Kassia écrivait : 'Je hais le silence lorsqu'il est temps de parler'. Chanter devient un acte de résistance, donnant voix à celles que l'histoire a ignorées, ces «Saintes floues, oubliées, mais qui furent filles». Les femmes auteurs ou interprètes voyaient souvent leur nom disparaître des manuscrits, effacé par les scribes masculins, rendant leurs voix invisibles.

La chorégraphie de 'KASSIA UNDEAD' oscille entre lenteur hiératique et mouvements rapides, désarticulés. Les gestes évoquent divinités, figures funéraires, processions ou fanfares. Les frappes percussives des pieds, comme des tarentelles folles, brisent les motifs. Les corps, semblables à des totems animés, donnent au plateau une intensité hypnotique et charnelle.

Au fil de la pièce, la musicienne Cate Hortl devient la pulsation même du rituel. Sa musique, traversée d'élans héroïques et de tensions ludiques, ressemble à celle d'un Mario Bros affrontant le monstre pour libérer la princesse. Cette énergie, joyeuse et grave, enveloppe le plateau d'une tension vibrante. Puis Hortl se transforme : drapée de tissus, parée de rubans, coiffée d'un diadème à pompons et d'avant-bras métalliques évoquant une armure, elle devient une figure hybride, mi-sainte, mi-guerrière, entre Sainte-Catherine d'Alexandrie et Jeanne d'Arc. Cette métamorphose simple et sublime fait basculer la scène dans un imaginaire médiéval revisité, entre Constantinople et un rêve queer. Rien n'est appuyé, tout s'évoque, tout se diffuse, comme un parfum insaisissable flottant avant de disparaître.

La rencontre entre Orient et Occident s'exprime également à travers les tentures levées à l'arrière-scène. Inspirées de l'art naïf et médiéval, elles arborent symboles, lettres et figures d'animaux fantastiques, apportant au plateau une présence à la fois mystérieuse et contemporaine, entre mysticisme byzantin et invention plastique.

‘KASSIA UNDEAD’ est un puzzle aux pièces finement ciselées: parfois, on les assemble, parfois non.

Le caractère évanescent de cette pièce est captivant. Pour moi, ‘KASSIA UNDEAD’ est comme un parfum. Un effluve qui apparaît puis s’évanouit, laissant un sillage entêtant. On ne l’attrape pas vraiment, on la comprend parfois. Plus précisément, je perçois des notes de néroli et de bergamote dans les regards piquants qui nous sont lancés ; des notes de café et de tabac évoquant le grand bazar d’Istanbul, avec ses centaines d’échoppes d’étoffes, de bijoux et d’épices ; enfin, des notes de fond, comme la myrrhe, qui fixent le parfum et lui donnent sa profondeur.

Comme chaque note de ce parfum, chaque fragment de la pièce se révèle à son rythme. ‘KASSIA UNDEAD’ est un puzzle aux pièces finement ciselées: parfois, on les assemble, parfois non. C’est une danse de la sensualité, du mystique, de l’invocation et de l’incantation. La pièce est portée par un casting remarquable: danseurs et chanteurs se confondent si subtilement qu’il est presque impossible de distinguer leur formation. Cette porosité rare renforce la fluidité de l’ensemble et nous entraîne dans un univers à la fois réel et presque paranormal.

Plus largement, ‘KASSIA UNDEAD’ de Lara Barsacq s’inscrit dans la lignée d’artistes comme Alix Eynaudi ou Adeline Rosenstein qui, entre autres, s’attachent à ranimer les voix féminines oubliées, transformant le plateau en espace de résonance mystique. Ce n’est pas une pièce qui cherche le frisson ou la dénonciation brutale : sa force réside dans la subtilité et dans la curiosité. Elle illustre ce que je perçois de plus en plus dans les arts vivants d’aujourd’hui : une forme capable de montrer la violence historique et structurelle du monde sans y recourir. Par la documentation et l’expérience du sensible, elle invite à voir autrement le passé pour penser et construire un futur, ne serait-ce qu’un peu, plus incarné et responsable.

NL Vertaling

Een choreografie als een parfum

‘KASSIA UNDEAD’, het nieuwe werk van Lara Barsacq voor acht vertolkers zet het werk voort dat de choreografe eerder wijdde aan vergeten historische vrouwelijke figuren. Geïnspireerd door Kassia van Constantinopel, een dichteres en componiste uit de 9e eeuw, verkent Barsacq het geheugen, het ritueel en de ontmoeting tussen Oost en West. Ze voert ons mee naar een wereld die mystiek, *queerness* en een Middeleeuwse sfeer subtiel verweeft. Barsacq creëert een ruimte zonder verhaal: een overgangsplaat waar verleden en heden elkaar ontmoeten, waar dans en stem zowel reële als fantomatische aanwezigheden oproepen. Dit delicate oeuvre werkt als een elixir: het betovert ongemerkt.

De kale podiumruimte van het Théâtre de Liège lijkt op een open crypte. Het licht dat weerkaatst op het witte linoleum op de vloer geeft het podium een bijna onwerkelijke intensiteit. Vooraan staat een mobiele projector, achteraan een klein altaar met elektronische en percussie-instrumenten. Ze suggereren de belofte van een ritueel dat nog moet komen, waarin schaduw en licht, fantasie en sacraliteit vervloeien. Vier in het zwart geklede artiesten komen traag, bijna ceremonieel het podium op. Hun lichamen zijn naar voren gericht, maar ze stappen zijdelings terwijl ze elkaars schouders vasthouden, als een fries met hiërogliefen. Hun blikken, star en onderzoekend, geven hun een magnetische aanwezigheid. Zijn wij hun visioen, of zijn zij het onze?

Vier andere vertolkers vervoegen hen. Ze nemen elk nauwkeurig hun plaats in. Eén gaat bij het licht staan, twee anderen nemen plaats aan het muziekaltaar, terwijl de laatste op het publiek toetreedt. Ze heeft een gouden diadeem op het hoofd die herinnert aan de aureolen van Byzantijnse iconen. Haar kalme, onbeweeglijke blik vult het podium terwijl ze in een oude taal zingt. De melodie, de frontale posities en het vreemde van deze openingsscène creëren een hybride ruimte, tussen ceremonie en performance. De tijd lijkt zich uit te strekken. Elke vertolker lijkt tegelijkertijd aanwezig en afwezig, drager van een geheim dat het publiek nog niet mag kennen.

Allen dragen zwarte kleding met korte of lange broeken, T-shirts, smalle lakschoenen en dikke sokken. Sieraden completeren deze kostuums. Ze verlenen er een verfijnde en eigenzinnige toets aan. Zo hangt er een halssnoer aan een kniekous en zijn er metalen afgietsels van neusgaten en oren. Deze subtiele dissonanten maken de outfits bijzonder en geven het geheel een mysterieuze mix van stijlen en tijdperken. Het creëert een ware bezwering ontstaat.

Zingen wordt een daad van verzet en geeft een stem geeft aan al wie door de geschiedenis genegeerd werd

Het geluid van belletjes, als tekens van een spookachtige bezwering die je achtervolgt zonder angst in te boezemen, accentueert de bewegingen. Lara Barsacq doet de herinnering aan Kassia van Constantinopel herleven, niet door reconstructie, maar door resonantie. In de loop van het stuk vermengen de stemmen zich met de dans. Gezangen ontvouwen zich tot polyfonieën van ruwe schoonheid. De vertolkers zingen in het Oudgrieks, zo lijkt het. Deze vocale stof verspreidt zich als een golf. Kassia schreef: “Ik haat de stilte wanneer het tijd is om te spreken”. Zingen wordt een daad van verzet en geeft een stem geeft aan al wie door de geschiedenis genegeerd werd, deze “onduidelijke, vergeten heiligen, die toch dochters waren”. Vrouwelijke auteurs of vertolkers zagen hun naam vaak verdwijnen uit manuscripten, gewist door mannelijke scribenten zodat hun stem onzichtbaar werd.

De choreografie van ‘KASSIA UNDEAD’ pendelt tussen hiëratische traagheid en snelle, onsamenvangende bewegingen. De gebaren roepen goden, funeraire figuren, processies of fanfares op. De percussie van stampvoeten, als in een gekke tarantella's, doorbreekt de patronen. De lichamen, als bezielde totems, geven het podium een hypnotiserende en sensuele intensiteit.

In de loop van het stuk wordt muzikante Cate Hortl de harteklop van het ritueel. Haar muziek, vol heroïsche impulsen en speelse spanningen, lijkt op die van een Mario Bros die het monster trotseert om de prinses te bevrijden. Deze energie, vrolijk en ernstig tegelijk, vult het podium met een vibrerende spanning. En dan verandert Hortl van gedaante: doeken, versierd met linten, een diadeem met pompons op haar hoofd en metalen onderarmen als van een harnas maken haar tot een hybride figuur, half heilige, half krijger, ergens tussen de heilige Katharina van Alexandrië en Jeanne d'Arc. Deze simpele maar sublieme metamorfose doet het toneelbeeld opschuiven naar een verbeelding van de Middeleeuwen zoals je ze niet eerder zag, tussen Constantinopel en een queer droom. Niets wordt benadrukt, alles wordt gesuggereerd, alles verspreidt zich, als een ongrijpbare geur die zweeft voordat hij verdwijnt.

De ontmoeting tussen Oost en West komt ook tot uiting in de gordijnen achter op het podium. De versiering met symbolen, letters en afbeeldingen van fantasiedieren geven het podium een tegelijk mysterieuze en eigentijdse uitstraling, als een ontmoeting van Byzantijnse mystiek en beeldende vindingrijkheid.

‘KASSIA UNDEAD’ is als een puzzel van fijn geslepen delen die soms wel, soms niet in elkaar passen

Het vluchtige karakter van dit stuk is fascinerend. Voor mij is ‘KASSIA UNDEAD’ als een parfum. Een geur die verschijnt en dan verdwijnt, maar een bedwelmende indruk achterlaat. Je kunt het niet echt vatten, maar soms begrijp je het. Ik ruik meer bepaald toetsen van neroli en bergamot in de prikkelende blikken die ons worden toegeworpen; toetsen van koffie en tabak die herinneren aan de grote bazaar van Istanbul, met zijn honderden kraampjes met stoffen, juwelen en specerijen; en ten slotte basisnoten zoals mirre, die de geur fixeren en diepte geven.

Net als elke toets van dit parfum onthult elk fragment van het stuk zich op zijn eigen tempo. ‘KASSIA UNDEAD’ is als een puzzel van fijn geslepen delen die soms wel, soms niet in elkaar passen. Het is een dans van sensualiteit, mystiek en bezwering. Een opmerkelijke cast draagt deze voorstelling. Dansers en zangers gaan zo subtiel samen dat je haast niet kan uitmaken wat hun rol is. Deze zeldzame openheid versterkt de fluïditeit van het geheel en neemt ons mee naar een wereld die zowel echt als bijna paranormaal is.

‘KASSIA UNDEAD’ van Lara Barsacq sluit zo aan bij het werk van kunstenaars als Alix Eynaudi en Adeline Rosenstein. Ook zij zetten zich in om vergeten vrouwenstemmen nieuw leven in te blazen en van het podium een mystieke echokamer te maken. Dit stuk is niet uit op sensatie of een brute aanklacht: het haalt zijn kracht uit subtiliteit en nieuwsgierigheid. Het is een illustratie van iets wat ik steeds vaker zie: hedendaagse podiumkunst als een vorm die in staat is om de historische en structurele gewelddadigheid van de wereld te tonen zonder er zelf deel aan te hebben. Aan de hand van zowel documentatie als zintuiglijke ervaringen nodigt het stuk uit om het verleden anders te bezien en om een toekomst te bedenken en op te bouwen die toch iets meer belichaamd en verantwoord is.